

Venezuela : «On retourne à l'âge de pierre»

Par Benjamin Delille, correspondant à Caracas

Le ciel est triste et gris à Caracas. Comme les Vénézuéliens qui se réveillent assommés par plus de trois jours sans électricité. Ils n'iront pas travailler ce lundi : Nicolás Maduro a décrété une journée morte à cause de la plus grande panne de l'histoire du pays. L'électricité revient enfin, partiellement, mais l'inquiétude est toujours là. Plusieurs zones du pays sont encore durement touchées. Il faut continuer de faire des réserves, se préparer au pire. Profiter de cette journée chômée pour constater l'ampleur du désastre. Les conséquences de trois jours de paralysie totale du pays.

Tout a commencé jeudi soir. Il n'est pas encore 17 heures lorsque Caracas s'éteint. D'un seul coup, tous les feux de signalisation de la capitale se coupent, mais aussi le réseau téléphonique et internet. Impossible de savoir que cette coupure concerne la quasi-totalité du territoire. Dans les rues de Caracas, la vie suit son cours. «*Ce n'est rien*, lance le serveur d'un café. *Une coupure de plus comme il y en a tout le temps ici. Dans deux heures c'est réglé !*» Sauf que deux heures plus tard, la nuit tombe et le courant ne revient pas. Les rues de la ville s'endorment dans une obscurité totale. Seuls quelques immeubles dotés de générateurs électriques illuminent faiblement un ciel où se distingue une belle nuit étoilée, chose rare dans une cité de plusieurs millions d'habitants.

Calvaire

Le lendemain matin, toujours pas d'électricité. Plus d'eau non plus, les pompes sont à l'arrêt. Les commerces sont fermés, les pénuries de billets rendent toute transaction impossible : les terminaux bancaires sont en panne. Plus aucun transport public ne circule, le métro ne marche plus. Dans la capitale, on décide de se réunir dans la rue ou sur les places, en espérant obtenir quelques informations. Des rumeurs circulent. Le faible signal de certains opérateurs permet d'apprendre qu'au moins 22 des 24 Etats du pays sont concernés par la coupure. On apprend aussi que le président Nicolás Maduro dénonce un sabotage informatique dans la centrale hydroélectrique de Guri, dans le sud du pays. Une centrale qui dessert environ les trois-quarts du Venezuela.

«*Je n'y crois pas*, s'exclame Elizabeth Barnola, une élue au conseil municipal du quartier coscu de Chacao. *Cela fait des mois que des ingénieurs alertent sur l'état déplorable du réseau électrique. Mon avis c'est que ce gouvernement corrompu a volé tout l'argent destiné depuis des années à entretenir les infrastructures.*» A côté d'elle, son amie Cadare, qu'elle a hébergée pour la nuit. Celle-ci habite Catia, un quartier populaire qui se trouve à plusieurs kilomètres dans l'ouest de la capitale. «*Quand l'électricité a été coupée jeudi, je me suis retrouvée bloquée ici*, explique-t-elle. *Apparemment, plusieurs de mes voisins sont rentrés à pied, le soir même. Il y a plus de trois heures de marche et un tel trajet dans la ville la plus dangereuse du monde, ce n'est pas recommandé...*»

Mais alors que le calvaire ne fait que commencer, la principale préoccupation concerne les hôpitaux. Les heures sans électricité se suivent et l'angoisse monte : combien de malades vont mourir à cause de la panne ? Des chiffres circulent, tous plus affolants les uns que les autres, mais rien de vérifiable. Un espoir naît vendredi après-midi, lorsque le courant revient dans plusieurs quartiers de la capitale, mais il est vite douché par une nouvelle panne. Le reste du pays n'a pas eu ce bref répit et s'engage dans une nouvelle nuit sans lumière.

Samedi matin, l'électricité semble être revenue dans plusieurs quartiers de Caracas, mais la grande majorité du territoire se rapproche des quarante-huit heures sans courant. C'est une journée particulière : deux manifestations doivent se tenir, l'une anti-impérialiste convoquée par Nicolás Maduro, l'autre antigouvernementale, orchestrée par son rival, Juan Guaidó. Mais de part et d'autre, c'est bien la panne qui concentre toutes les crispations.

Casseroles

Sur la place Altamira, les partisans de Guaidó se rassemblent peu à peu. Il n'y a pas autant de monde qu'espéré. «*La coupure ne nous aide pas*, regrette Rafael, 46 ans. *Les gens n'ont plus accès aux réseaux sociaux, ils ne savent pas où sont les points de ralliement. Et puis le métro ne marche toujours pas.*» Antonio est venu à moto. Il habite Petare, le plus grand bidonville du pays où le courant a aussi disparu depuis jeudi. Selon lui, il ne fait aucun doute que la mauvaise gestion du gouvernement est à l'origine de la coupure : «*C'est lamentable, j'aimerais que ces gens s'en aillent d'eux-mêmes*, peste ce retraité. *Je pense que ça va durer. Mais j'espère tout de même que ça va s'arranger, parce que sinon ça va chauffer. Et on n'a pas besoin de plus de morts.*»

De leur côté les chavistes se réunissent sur l'avenue Libertador. Ici, l'hypothèse du sabotage est sur toutes les lèvres. «*Ce n'est pas une théorie, c'est un fait !*» est convaincue Namaria, une fervente supportrice du président vénézuélien. Elle rappelle que le matin même, le gouvernement, qui dénonce «*une attaque cybernétique*» venue des Etats-Unis, a affirmé qu'il fournirait «*des preuves*» à l'ONU. Gualdemar, qui dit être un ancien guérillero, assure que la coupure est la suite logique de toute la pression internationale menée depuis des années par les Etats-Unis : «*Il y avait la guerre économique avec les sanctions, la guerre médiatique avec tous les journaux vendus au capitalisme, et maintenant ils nous déclarent une guerre électrique !*» Mais malgré leur foi inébranlable dans le gouvernement, ces chavistes partagent l'inquiétude de toute la population. «*Si ça continue, on aura plus de quoi se nourrir*, se lamente Namaria. *Je ne suis pas optimiste parce que je pense que Washington se fiche de voir mourir l'un des derniers peuples révolutionnaires.*»

Samedi soir, le courant finit par sauter à nouveau dans tous les quartiers où il était revenu. Pour cette troisième nuit depuis le début de la panne, les choses se corsent : des pillages de magasins et de centre commerciaux sont constatés dans plusieurs quartiers. Les habitants de Caracas se terrent dans leurs maisons obscures, le bruit court que des jeunes armés parcourent la ville à moto pour détrousser le premier venu. Une ambiance pesante qui échauffe les esprits. Un peu partout, des concerts de casseroles retentissent, et les insultes fusent contre Nicolás Maduro.

Dimanche, le réveil est difficile. Plus rien ne marche. Le désespoir remplace la colère. Autour des morgues qui ne sont plus réfrigérées, l'odeur devient insoutenable. La capitale est abattue. Avec les pénuries qui s'accumulent, on se presse pour stocker un maximum de ressources. Sur l'autoroute qui borde Caracas au nord, au pied de la montagne Avila qui surplombe la ville, une longue file de voitures se forme dès l'aube. «*Ici, il y a plusieurs sources d'eau potable, explique Carmen, une mère de famille qui attend depuis deux heures. Maintenant qu'il n'y en a plus nulle part, tout le monde vient ici.*» Aidée par son mari, elle remplit quatre bidons de 15 litres. «*Le plus compliqué ça va être de remonter tout ça*», murmure-t-elle désabusée. Elle habite au 18^e étage, et sans électricité, pas d'ascenseur.

Les files de voitures s'étirent aussi devant les dernières stations-service encore ouvertes. Teresa, une retraitée, attend depuis cinq heures et demie. «*Le pire c'est que la station est pleine d'essence. Mais sans électricité, les pompistes ne peuvent rien faire, donc on attend le retour du courant. Et si ça dure, le petit restera dans la voiture cette nuit !*» La plaisanterie ne fait pas rire son petit-fils, visiblement fatigué et affaibli par trois jours de privations.

«Camping»

Les derniers commerces ouverts sont pris d'assaut, en particulier au pied de Petare, dans l'est de la capitale. «*Ici, ils ont des générateurs et du réseau, c'est presque un miracle*, assure Maria, 25 ans, les joues creuses. *Comme il n'y a plus d'électricité nulle part, on ne peut plus rien acheter car il n'y a plus de bolivars. Il paraît que certains utilisent les dollars. Mais nous, on est trop pauvres pour en avoir.*» Devant elle, Francisco passe à la caisse : «*Je n'ai acheté que des aliments non périssables : du riz, de la farine, des œufs. On ne peut rien conserver sinon.*»

Ingrid, la vendeuse, confirme : «*J'ai dû jeter toute la nourriture que j'avais dans mon réfrigérateur. Tout ! Il y en avait pour un mois de salaire... J'ai travaillé un mois pour rien à cause de leur fichue panne.*» Elle a les larmes aux yeux. Tout le monde compatit. Chacun a dû jeter quelque chose, le cœur serré. Et Ingrid de reprendre : «*J'aimerais crier ma colère sur les réseaux sociaux, faire savoir au monde l'enfer que c'est de vivre ici, mais je ne peux même pas ! Mon opérateur ne fonctionne plus.*»

Il existe encore quelques points dans la ville où le réseau fonctionne, au pied des tours des opérateurs, alimentées par des générateurs. Des lieux occupés par des centaines de voitures et de piétons. Tous ont les yeux rivés sur leur téléphone. Marjorie tente de répondre à ses appels en absence. Cette femme de 36 ans aurait envie de s'amuser de la situation, de tous ces gens accros à leur portable, mais elle n'y arrive pas. «*Ce n'est pas drôle, c'est de la survie*, raconte-t-elle. *On veut savoir si notre grand-père malade est toujours en vie ou rassurer nos proches à l'étranger parce qu'on a tous quelqu'un qui est parti et qui s'inquiète.*» Ses amis approuvent d'un signe de tête. «*C'est dramatique ce qu'il se passe au Venezuela depuis plusieurs heures*, s'indigne-t-elle. *On vit dans notre salon comme si c'était un camping dans la jungle. On retourne à l'âge de pierre alors qu'on a les ressources pour être un pays riche.*» Les larmes viennent, une fois de plus. Son amie tente de la consoler. «*Le pire, dans tout ça, c'est que ce n'est que le début de la fin. Notre pays s'effondre !*»

[Benjamin Delille correspondant à Caracas](#)